

« Laisse-moi faire ! », dit Ryan.

Il saisit la fermeture éclair au bas du dos et la remonte délicatement jusqu'à la nuque. Camille, docile, apprécie d'autant plus les gestes attentionnés de son compagnon qu'ils viennent de se réconcilier après une année de brouille. Autant dire, un siècle.

De l'eau à mi-mollet, dans une combinaison de location un peu juste, Camille suit les conseils du maître et crache, non sans dégoût, dans son masque de plongée ; un vieux truc pour éviter la formation de buée.

Lorsque la semaine dernière, Ryan lui proposa un baptême de plongée souterraine, sa réponse fut sans équivoque car, depuis longtemps, Camille rêvait d'ajouter cette discipline à ses dix-huit années de spéléologie.

Émergeant du néant sous le faisceau capricieux des lampes frontales, les ombres fantasmagoriques des stalactites dansent une sarabande sur les parois de la grotte.

Tout en serrant les sangles de ses palmes, Camille sent la rivière courir sur ses jambes avant de s'écouler sous une excavation pour se noyer dans un petit lac.

Le murmure de l'eau en bruit de fond, Ryan se rapproche de son élève pour énoncer quelques règles de base avant de franchir le siphon.

« Non, n'ouvre pas encore ta bouteille d'air ! Enfile d'abord le stabilisateur et ajuste le bien à la taille. » Camille s'exécute pendant que Ryan regagne la berge.

« Attrape, dit-il d'une voix distordue par l'écho, en lui lançant le dévidoir du fil d'Ariane. Accroche le fil à un rocher, et

ensuite, pense à ne jamais lâcher la poignée. » Après quoi, en quelques bonds, il atteint la plateforme où il a posé son sac et se déshabille pour revêtir à son tour sa combinaison de plongée.

Venant des ténèbres, un bruit inquiète l'oreille avertie de Camille. « Tu es sûr pour la météo ? » Ryan n'a pas le temps de répondre. Tout à coup, le bruit sourd se transforme en grondement et, presque aussitôt, une gerbe d'écume explose dans un vacarme assourdissant.

Perché au plus haut du rocher, tétanisé par la violence des flots déchaînés, Ryan ne peut qu'assister impuissant au spectacle de Camille balayé par la vague. Dans le faisceau de sa frontale, il le voit se débattre, luttant désespérément pour garder la tête hors de l'eau. Au milieu des éléments déchaînés, il perçoit encore la voix désespérée de son compagnon hurler son nom, avant de disparaître, aspiré par le tourbillon du siphon.

Vide grenier de Carhaix, Finistère.

Sous un soleil de juillet aux fraîcheurs printanières, un couple de bombarde et biniou, vêtu en costume traditionnel, arrose les chalands de la Place de la Halle d'une bretonnante "*gavotte bigouden*".

L'œil faussement blasé, aux aguets, Rémi déambule entre les tréteaux et les bâches pleines d'objets en tout genre, qui se côtoient sans complexe dans un joyeux désordre.

Une caisse de vieux illustrés retient son attention. « Ils sont à 1€ pièce », dit une jeune femme grassouillette en s'avançant vers lui, le regard doux et le sourire pas seulement commerçant.

Intimidé par cette approche trop directe à son goût, malhabile au jeu de la séduction, le jeune homme choisit la fuite et s'éloigne en regardant ailleurs.

Séduire, Dieu sait s'il avait essayé dans son adolescence. Mais comment éviter les vestes à répétition quand on est une crevette d'un mètre cinquante-cinq aux yeux de taupe derrière des verres en cul de bouteille ? Alors, las de ses défaites, il a fini par se faire une raison. Les blondes à forte poitrine, y compris les autres, ce n'était pas pour lui. « Dans une autre vie, peut-être » s'était-il dit, résigné, en se focalisant sur les bons côtés du célibat.

D'ailleurs, quand son ami Jacob le traite gentiment de vieux loup solitaire, il trouve que finalement, ça ne lui va pas si mal. Et puis, comment pourrait-il concilier une relation amoureuse avec

une passion pour l'archéologie et l'Histoire de France qui lui dévore tout son temps libre ? Il y aurait bien une solution, rencontrer la perle rare, une fille investie des mêmes attirances, mais il ne se fait guère d'illusions.

Et pourtant ! Si son cœur, malmené par ses râteaux à la pelle, n'était pas aussi myope, s'il avait seulement remarqué comment Gaëlle le regarde, au mois d'août, lorsqu'ils sont pour ainsi dire camarades de tranchée !

Car chaque mois d'août, l'organisatrice des chantiers de fouilles archéologiques du Trégor, Gaëlle, ne manque jamais de lui demander son concours.

Au début, il est vrai, le physique peu engageant de Rémi n'avait pas particulièrement retenu son attention. Mais au fil du temps, elle avait fini par apprécier sa discrétion et sa simplicité avant de succomber, bien malgré Rémi, à son érudition sur la période mérovingienne.

Elle avait tout essayé pour lui ouvrir les yeux. Hélas ! Toutes ses tentatives, toutes ses invitations subliminales à étendre ensemble leur exploration au-delà du périmètre de fouilles officiel, restèrent vaines. Rémi s'entêtait à considérer Gaëlle comme la directrice des chantiers archéologiques du Trégor, ou au mieux, comme une bonne camarade passionnée d'Histoire et d'archéologie, comme lui.

À côté d'une vieille charrue, un vieux vase en terre cuite de taille respectable attire l'œil affuté de l'archéologue amateur. Sans être fin connaisseur, le style et les couleurs caractéristiques de la pièce ne laissent aucun doute sur sa provenance. De toute évidence, il s'agit d'un vase nord africain.

En l'examinant de plus près, Rémi arrête son diagnostic. « Poterie Tunisienne de Nabeul, probablement achetée en son temps par un touriste amateur de souvenirs volumineux. »

L'assortiment des couleurs ne lui plaît pas vraiment, mais avec sa forme, sa jolie taille et un peu d'imagination, il se dit qu'après un bon coup de pinceau, elle irait bien dans son jardin.

Le vendeur, un monsieur d'une cinquantaine d'années, s'approche de lui et engage la conversation. Rémi accepte volontiers, d'autant que cette fois-ci, il n'a aucune raison de fuir.

Travaillant à Paris, l'homme souhaite faire d'une maison dont il vient d'hériter, son pied à terre en Bretagne.

– Vous comprenez, si je peux liquider une partie de ce bazar, ce sera toujours ça de débarrassé.

– Vous savez d'où vient ce vase ? demande Rémi.

– Aucune idée. Ma tante entassait au garage tout ce qui ne lui servait pas. À mon avis, c'était une des lubies de mon oncle. Il ramenait toujours de ses voyages des objets aussi bizarres qu'inutiles, et ce, au grand désespoir de ma tante.

– Mince ! Elle est lourde, fait Rémi, en essayant de la faire pivoter pour examiner l'autre face.

– Pas étonnant ! Regardez, à l'intérieur, on y a coulé du ciment jusqu'à mi-hauteur, comme pour en faire un lest où quelque chose comme ça. En faisant un trou au milieu, elle pourrait faire un porte parasol original par exemple.

Et comme Rémi fait mine de s'éloigner, il s'empresse d'ajouter : « Si vous la voulez, je vous la fait à dix euros. »

– Écoutez, je veux bien la prendre, mais pour cinq euros, pas plus.

L'homme fait semblant de réfléchir.

– Alors, va pour cinq euros ! répond-il.

Pendant que le vendeur se fraie un passage dans la foule avec son diable chargé du vase, Rémi l'accompagne jusqu'à l'auto en pensant à ce qu'il pourrait bien faire de son acquisition. « Avec ses couleurs mal assorties et ébréché de partout, pas étonnant que personne n'en ait voulu... En tout cas, je retiens l'idée du porte parasol ! Repeint en rouge brique, il ira bien avec les tomettes de la terrasse. »

Au moment de hisser la poterie dans le coffre de sa 4L, un bruit sec inquiète Rémi. Craignant que les secousses sur le diable ne l'aient endommagé, il se penche sur le vase pour l'examiner.

« Vous avez-vu cette fissure ? » demande-t-il en montrant une ligne partant du fond et montant sur une vingtaine de centimètres. Mais quand il se retourne, le vendeur a déjà disparu. « Bah ! S'il se fend pendant le voyage, j'en serais pour cinq euros. Après tout, ce n'est pas le bout du monde. »

Une douleur violente à la jambe fait revenir Camille à lui. Il porte la main à son casque pour allumer sa lampe frontale mais à la place, il ne réussit qu'à palper une énorme bosse sous les cheveux mouillés dépassant de sa cagoule.

Atténué par l'épaisseur de la roche, il perçoit sous lui le vacarme terrifiant de la rivière en crue, contrastant étrangement avec l'eau calme, presque bienveillante, où il flotte.

Peu à peu, il reprend ses esprits. Il se rappelle.

La gerbe d'écume qui le renverse et l'entraîne, sa bouteille d'air sur le dos et le robinet qu'il ne trouve pas, l'appel à l'aide vers le faisceau lumineux de Ryan, la panique.

Soudain, le tourbillon, l'aspiration vers le fond, le froid qui le saisit au visage, les poumons remplis d'air juste avant d'être englouti, la lutte dans l'eau bouillonnante pour remonter à la surface, les coups de palme en aveugle...

De l'air ! Enfin !

Combien de temps s'est-il senti emporté par la violence du courant, bringuebalé dans tous les sens, buvant la tasse tous les trois mètres, essayant désespérément de s'accrocher aux aspérités que sa main rencontrait ? Il n'en sait rien mais dans l'instant, c'était l'éternité.

Puis il s'entend hurler lorsque sa jambe droite, prise en tenaille dans une faille, stoppe sa course brutalement. Pendant qu'il s'acharne à se dégager, l'eau monte inexorablement, atteint les épaules, le cou, le menton. Arrivée au niveau du visage, l'instinct

de survie s'empare de lui. Galvanisé par l'adrénaline, il parvient à extraire sa jambe du rocher au prix d'une douleur atroce au niveau du tibia. Mais aussitôt libéré, sans aucune prise pour s'accrocher aux parois, son corps, livré à la violence du courant, reprend sa trajectoire aléatoire dans le néant.

Puis, ce fut le choc brutal de sa tête sur le rocher, son impuissance face au courant qui l'attire sous la paroi dans une apnée interminable.

Juste avant la syncope, son dernier souvenir fut : « Le fil d'Ariane, ne pas perdre le fil !!! » Et puis, plus rien...

En sentant sa main encore cramponnée au dévidoir du fil d'Ariane, Camille revoit Ryan lui prodiguer sa dernière recommandation et ne peut s'empêcher de sourire en dépit des circonstances. « Par quel miracle suis-je encore en vie ? » se demande-t-il.

Après réflexion, il finit par trouver une hypothèse probable. « Je dois me trouver dans une excavation de la voute sous laquelle passe la rivière, assez haute de plafond pour n'être pas totalement immergée. Arrivé à son niveau, mon corps, allégé par l'effet de bouée de la combinaison, a dû remonter dans l'excavation pour s'y trouver piégé, à l'abri du courant. Le stabilisateur lestant mon dos comme la quille d'un navire, j'ai eu la chance de flotter du bon côté, le visage hors de l'eau. »

Un frisson rétrospectif le parcourt. « Heureusement que je n'ai pas eu le temps d'attacher ma ceinture de plomb ! Sans quoi... » Et le prolongement de sa pensée le glace d'effroi. « Sans quoi, je serais mort noyé, le corps fracassé contre la roche. »

Au hasard de ses mouvements, il sent quelque chose sous lui, à l'extrémité de ses palmes. Pour s'en assurer, il tend le bras vers le fond et, du bout des doigts, effleure en effet des galets. De ne plus se savoir à l'aplomb de la cheminée qui l'a soustrait à la furie des eaux, et sous laquelle gronde une ouverture béante sur l'enfer, il pousse un soupir de soulagement. En clapotant, bon an mal an, de ses mains et de sa jambe valide, il parvient à se diri-



ger, avant d'échouer sur ce qu'il suppose être une plage de galets.

Malgré son épaisse combinaison en néoprène, il claque des dents. « Je ferais bien de sortir de l'eau et de me mettre au sec. » se dit-il. Mais au moment de prendre appui sur ses jambes, oubliant son état, il pousse un hurlement de douleur et retombe en arrière. L'impression de sentir le tibia céder sous son poids ne laisse planer aucun doute sur la gravité de la fracture.

Après avoir rampé péniblement pendant quelques mètres dans le noir total, criant comme sous la torture à chaque faux mouvement de sa jambe droite, Camille arrive à se hisser sur un rocher plat, à une hauteur respectable, à priori suffisante pour être à l'abri d'une éventuelle poursuite de la montée des eaux.

Il n'a plus froid. Au contraire, ses derniers efforts et son épaisse combinaison qui le protège des douze ou treize degrés de température ambiante, l'enveloppent d'une douce chaleur. Il n'y aurait pas cette douleur lancinante à la jambe, il se sentirait presque bien.

Il profite de ce pseudo bien-être pour savourer sa chance d'être encore en vie, mais en même temps, il appréhende la suite avec ses angoissantes incertitudes.

Assis sur son rocher, il fait le point. Ses principaux handicaps : sa jambe cassée et, peut-être le pire, le noir total. Dans ces conditions, impossible de sortir par ses propres moyens. Il n'a d'autre choix que d'attendre l'arrivée des secours. À la limite, le moment venu, il pourra toujours tenter de lancer des SOS en frappant la roche pour signaler sa présence. « Maintenant, combien de temps suis-je capable d'attendre ? »

Cette question lui rappelle qu'avant de partir, il avait emporté une gourde en alu et un tube de lait Nestlé. Dans la foulée, il défait les sangles de son stabilisateur et le pose devant lui. À tâtons, il tire la fermeture éclair d'une des poches étanches. « Ouf ! Le tube et la gourde y sont encore. »

Il se rappelle une émission d'Arte, sur le danger des milieux extrêmes. L'espoir de survie sans manger était estimé à un mois tout au plus. Mais dans son cas, dans un froid permanent qui oblige son corps à brûler beaucoup de calories, il se demande dans quelle mesure cette estimation reste valable. D'autant plus que l'état critique de sa jambe n'arrange rien. « Admettons que je puisse tenir seulement quinze jours, c'est largement suffisant pour permettre aux secours de me retrouver. » pense-t-il pour se rassurer.

Puis, il imagine la progression des secours après la décrue et notamment, les indices qui pourraient les aider à le retrouver. En évaluant à 20 mètres la longueur du fil d'Ariane enroulé sur le dévidoir, il se dit que, sur la totalité des cent mètres, les quatre-vingts mètres déroulés derrière lui devraient permettre de le repérer facilement. Sauf si le fil s'est emmêlé, auquel cas, il pourrait être trop court pour dépasser du puits qui le retient. « S'il ne dépasse pas, l'entrée de la cheminée sera-t-elle facilement repérable ? s'inquiète-t-il. Si ça se trouve, elle est immergée en permanence et nul n'en connaît l'existence. »

Surprenant le doute en train de tester surnoisement son moral, Camille décide de s'interdire tout scénario pessimiste. Et pour commencer, il essaie de faire un décompte, le plus objectif possible, du temps qui le sépare de l'arrivée des secours. « D'abord, ils vont attendre la décrue, du moins suffisamment pour ne pas se mettre eux-mêmes en danger. On est à la fin de l'été et, si le temps reste de saison, ils devraient pouvoir accéder aux galeries d'ici deux ou trois jours, maximum. Allez, disons cinq, en supposant que Ryan, retenu lui aussi prisonnier dans sa grotte, ne puisse donner l'alerte immédiatement. »

Et là, une question angoissante le taraude. Ryan a-t-il prévenu quelqu'un de leur descente ? « C'est évident, pense-t-il. Prudent comme je le connais, il ne pourrait manquer à une telle règle élémentaire de sécurité. » Certes, la descente ne présentait pas de difficulté majeure, elle devait durer deux ou trois heures tout au plus, mais ce n'était pas une raison.

Ils avaient prévu de parcourir deux cents mètres de galerie pour accéder au premier siphon de la rivière. Là, Ryan comptait lui expliquer les fondamentaux de la plongée souterraine avant de franchir le siphon. Après quoi, ils comptaient ne pas s'attarder, sachant que ce soir, ils avaient décidé de se faire un resto gastronomique à cinquante kilomètres de Clermont.

« Non, se répète-t-il pour se rassurer, il ne partirait jamais sans prévenir, même pour une balade aussi courte, ce n'est pas dans sa nature. À moins qu'il n'ait radicalement changé en un an. »

Il reste un instant dubitatif avant de reprendre le fil de ses pensées. « Et pourquoi n'a-t-il pas consulté la météo ? C'est pourtant le B.à.ba de la sécurité. »

Se sentant sur une planche savonneuse, Camille se dépêche de revenir à son décompte. En mettant bout à bout les temps, de la décrue, de l'organisation des secours, et des recherches (reconnaissant cette dernière estimation des plus incertaines), il évalue l'arrivée des secours entre une semaine et dix jours maximum. Comparé aux quinze jours de survie qu'il s'est donné, il conclut que ses chances de s'en tirer sont somme toute très honnêtes et qu'il n'y a pas lieu de désespérer.

Mais là, une idée noire le terrifie, reléguant au rang de miracle ses pronostics les plus optimistes. « Et si Ryan avait été emporté lui aussi par la crue ? Et s'il avait eu moins de chance que moi ? »